VOL. XLVIII — SAINT-BONIFACE, MANITOBA, MERCREDI, 26 FEVRIER 1919 — No. 14

ABONNEMENTS
Canada .... $1.00 par année
Etats-Unis .... 1.50 " "
Europe .... 2.50 " "

Tarif des Annonces
1ère insertion, par ligne .... 12 cents
Chaque insertion subséquente 8 cents

N. B.—Les annonces de naissances, mariages et sépultures seront insérées au taux de 25 cents chacune.

LE MANITOBA

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

LE MANITOBA
EST PUBLIE ET IMPRIMÉ
TOUS LES MERCREDIS
PAR
ANT. GAUVIN
IMPRIMEUR

Toutes communications concernant le journal ou l'imprimerie devront être adressées :
Le Manitoba
... VENUE PROVENCHER
S... NIFACE - MANITOBA
... phone : Main 3377

LE GENERAL PAU

La ville de Saint-Boniface a été honorée de la visite d'un héros.

Le général Pau est un de ces grands capitaines, dont l'histoire future parlera, comme l'on parle aujourd'hui de Turenne et de Condé.

Chez ces hommes il n'y a que leur humilité qui soit égale à leur grandeur.

Chevaliers du Christ, comme ils ont été chevaliers de leur patrie et de l'humanité. Pau, Joffre, Foch, de Castelnau, Pétain auront si clairement et si loyalement reconnu Dieu et sa puissance, l'efficacité et la nécessité de la prière, dans les difficultés, au moment du combat, que si la génération actuelle, si les peuples et les individus, témoins vivants des exploits de ces religieux généraux, ne s'arrêtent pas au seuil de l'ère nouvelle qui s'élève devant nous, pour considérer avant l'exécution de leurs oeuvres et de leurs législations, les droits de Dieu, comme ceux de l'homme, cette génération, ces peuples ces individus auront failli à leur devoir et à leur mission, ils se seront montrés sourds à l'appel du Divin Créateur de l'humanité, et leur aveuglement volontaire les rendra indignes de réclamer la paix vers laquelle tendent aujourd'hui leurs efforts.

Inutile de se le cacher.

Nous sommes entrés dans un monde nouveau.

Si Dieu à certains moments, pour ramener les hommes à Lui, a permis les cataclysmes comme l'incendie de Sodome et Gomorrhe, comme l'inondation du déluge, Il a aussi permis depuis 1914 l'épouvantable boucherie d'où le monde sort aujourd'hui tout meurtri et dégoutant de sang. Il a voulu que l'humanité s'agenouille devant Lui, et le monde s'est jeté à genoux, ne l'oublions jamais.

Que vont faire maintenant les chefs des peuples?

L'avenir le dira.

Mais qu'ils prennent garde à leurs lois.

Le Bolchevisme qui semble bien n'être que la passion déchainée de la bête humaine peut vite dévorer nos sociétés si l'on ne se sert pas du frein moral, seul capable de l'étouffer.

Quelques hommes auront cependant averti le monde et parmi ceux-là, le vaillant général Pau, aura occupé une première place.

Qu'il était beau ce héros tout couvert de décorations militaires, ce robuste vieillard à l'oeil clair et perçant, encore ferme et fort, ne craignant rien et proclamant fièrement, sa foi et celle de ses compagnons d'armes, au Dieu Tout Puissant, Maître Souverain des armées.

C'est la tête courbée dans une respectueuse admiration que nos populations ont vu passer ce soldat chrétien.

O France! tu es heureuse de posséder de tels fils.

Nous donnons ici le texte des adresses qui furent présentées au général par la législature du Manitoba et par la Cité de Saint-Boniface.

Son Honneur le Maire Hormisdas Béliveau présenta l'adresse de la Cité et M. P.-A. Talbot député de Lavérendrye celle de la législature.

* * *

ADRESSE DE LA CITE DE SAINT-BONIFACE

A SON EXCELLENCE LE GENERAL PAU ET AUX MEMBRES DE LA MISSION FRANCAISE DE PASSAGE AU CANADA

Messieurs,

Dans cette modeste ville de Saint-Boniface où vous avez daigné vous rendre c'est la population française du Canada occidental qui vous salue. Pionniers du sol, Canadiens-français, Français de France, nous avons aujourd'hui fondu toutes nos associations nationales en une seule masse afin de donner à cette manifestation plus d'ampleur, plus de chaleur et plus de signification.

Au frémissement de cette salle et aux battements de nos coeurs, vous avez senti, nous en sommes bien sûrs, que vous êtes ici dans l'atmosphère même du pays de France.

Ces plaines de l'Alberta, de la Sasatchewan et du Manitoba que vous venez de traverser ont été découvertes au dix-huitième siècle par Pierre Gaultier Varennes de la Vérendrye, gentilhomme français qui avait reçu neuf blessures à la bataille de Malplaquet, et dont par la suite toute la vie sur ce continent d'Amérique fut un ardent labeur an service de sa race. Parti de Montréal, à l'Est du Canada, en 1731 la Vérendrye parvint, après plusieurs années de tenace exploration, jusqu'au pied des Montagnes Rocheuses, cet amoncellement gigantesque dont vous avez pu admirer les âpres et merveilleuses beautés. De concert avec ses quatre fils, l'ancien soldat de Malplaquet sema surtoute notre contrée une série de forts qui s'échelonnèrent depuis le lac Supérieur jusqu'à l'extremité de la prairie; écoutez-en les noms : fort Saint-Pierre, fort Saint-Charles, fort Maurepas, fort Rouge, fort La Reine, fort Dauphin, fort Bourbon. Et même longtemps après la Découverte les indigènes du terroir n'eurent que des hommes de sang français comme compagnons de leur vie sauvage et de leurs émouvantes chasses aux bisons.

L'an dernier on célébrait dans cette cité de saint-Boniface le centenaire de l'arrivée à la Rivière Rouge de messieurs Provencher et Dumoulin, deux missionnaires canadiens-français qui ajoutèrent à leur apostolat évanglique tous les apostolats dont s'honore la civilisation quand elle veut rester digne de son nom et de son rôle. Ce furent ces deux hommes qui apprirent aux nomades d'il y a cent ans à labourer le sol, à semer du froment, à bâtir des métairies; ce fut monseigneur Provencher qui fonda la première école de la colonie naissante; et moins de deux ans après son arrivée à la Rivière Rouge, c'est-à-dire dès 1820, il enseignait le latin à ses élèves dans Horace, dans Cicéron et dans les Commentaires de César. Ce furent des Français également qui firent les premiers relevés hydrographiques de l'ouest canadien, qui en énumérèrent la faune et la flore et en déterminèrent les essences forestières. Nous, Français, fûmes réellement les précurseurs.

Puis le pays se développa; on le rapprocha du reste du monde par des chemins de fer; il est devenu ce que vous le voyez aujourd'hui; un état prospère, habité par des populations ardentes au travail, éprises de progrès, pleines d'espérance en l'avenir. Les descendants des précurseurs ont pris leur part de ces splendides épanouissements; nos familles n'ont cessé de se multiplier, d'essaimer, de grandir. Ce sera, Messieurs, l'un de nos regrets que vous n'avez pas eu le loisir d'examiner d'un peu près la puissante floraison de nos maisons d'enseignements, de nos hôpitaux, de nos coopératives et de nos groupements agricoles. Il ya dans tout cela comme une étincelle du coeur et de l'intelligence de la France.

Depuis un quart de siècle environ nous avons vu arriver parmi nous des colons de France. Messieurs, lorsque vous retournerez dans votre patrie, dites bien partout que les Français du Canada ont acceuilli avec joie les nouveaux venus et les ont immédiatement regardés comme des frères. Ensemble nous vivons, ensemble nous vivrons de plus en plus dans l'avenir. Tous loyaux sujets de la couronne et des institutions britanniques, nous sommes et voulons rester des enfants de la France par le sang, par le tempérament et par l'éducation; dans ce pays de France nous avons pris nos racines, et tous les jours nous continuons d'y prendre nos idéals, notre culture intellectuelle et tous les élans de notre âme.

ILLUSTRE GENERAL

Quand sonna le tocsin formidable de 1914 des milliers d'hommes de France se levèrent dans l'ouest canadien et traversèrent l'océan pour aller défendre leur patrie. Nous avons eu nos morts, nos blessés, nos prisonniers de guerre, nos décorés. Dans cette salle, noble général, il y a des Poilus qui vous regardent avec amour et reconnaissance; il y a des femmes, des filles et des fils de soldats dont la paupière se mouille en contemplant l'un des grands chefs en qui s'incarnèrent aux heures décisives tous les espoirs et toutes les anxiétés de la France.

C'est ici l'occasion de vous dire, et de dire à toute la France que vous représentez, que les Canadiens-français, quoi qu'on ait pu en prétendre et quoiqu'on ait pu vous en dire, ont aussi versé leur sang en abondance pour la cause sainte qui a réuni dans un effort commun les deux nations française et anglaise.

Pour venir vers nous, pour nous entendre et pour nous parler, vous vous faites souriant et petit. Tout le grand état-major français a pour les foules reconnaissantes ce regard tranquille et rassurant.

Maintenant que par leur invincible courage ils ont sauvé le monde, les lions se sont apaisés. Nous n'oublions rien cependant, Général : avant de vous voir de nos yeux dans cette attitude calme nous avions aperçu vos traits énergiques dans la fumée des solennelles batailles qui ont fait trembler l'humanité. La terre entière vous connait, vous admire et vous aime. Au début de la guerre toute l'Alsace se souleva pour vous voir accourir; avec vos canons vous avez cassé les serrures de la prison ou elle gémissait depuis quarante-quatre ans. Puis, quand l'armée allemande roula comme un flot sur Paris, vous fûtes l'un de ces hommes en qui votre patrie et tout l'univers se confièrent. Quel drame dans toute l'histoire des peuples fut à la fois plus terrible et plus beau. Qui dira jamais en des chants immortels cette aventure sans égale. Mon Général, il faudrait s'agenouiller devant vous et baiser la trace de vos pas, vous qui fûtes l'un des artisans de ce miracle dont la mémoire se perpétuera dans la profondeur des siècles à venir aussi longtemps qu'il y aura des hommes sur la terre. Magnifique chef d'armées, acceptez nos hommages pour vous; veuillez les accepter aussi pour l'armée française—disons mieux, pour toute la nation française.

Quand s'alluma l'incendie, la France comprit que c'était sa vie ou sa mort qui allait se décider; le coeur tranquille et la conscience sereine elle entra dans la mêlée. On sait comme elle se défendit: jamais elle ne fut plus belle, plus auréolée, plus complètement triomphante. Ce fut son lot à cette France merveilleuse de se battre dans la lumière vive et donner les coups d'épée foudroyants; elle fut le Machabée des batailles, la suprême réserve; pour nous servir de la saisissante expression d'un de vos écrivains, elle fut "La garde sacrée". Votre pays fut une puissante machine militaire, mais il fut aussi pour les autres nations l'âme qui réconforte et la flamme qui réchauffe. Nous sommes heureux, malgré les angoisses que nous avons traversées, de vivre les jours que nous vivons, et d'être les témoins de ces étonnants coups de fortune.

Dans nos sentiments il y a de la fierté; mais il doit y avoir surtout de la gratitude; la France et la Grande Bretagne ont vaincu sans doute à cause de la valeur de leurs armées, mais elles ont vaincu surtout parce que, il y a de longues années, au lendemain de 1870, des jeunes officiers se sont dit que si jamais la Germanie menaçait la France et le monde, les chefs, ce serait eux, ou bien ce ne serait personne. Et pendant que les chancelleries européennes faisaient des combinaisons, négociaient et parlementaient, ce groupe d'élite se penchait sur les livres, compulsait les cartes militaires, apprenait le maniement des armées. Ces longues années de travail ont produit leur fruit. Jamais peut-être la France n'a possédé, même dans son resplendissant passé militaire, un état-major comme celui qui vient de dicter la paix à l'Allemagne. La victoire ne fut pas le résultat d'une improvisation brillante, elle fut le résultat d'un demi-siècle de labeur acharné.

Général, vous l'intrépide soldat de 1870, quelle récompense est la vôtre. Lorsque, il y a près d'un demi-siècle les boulets ennemis vous ouvraient des plaies saignantes, avez-vous eu la vision lointaine et magnifique des lendemains que vous préparait votre patriotisme. D'autres compagnons passèrent par les mêmes épreuves que vous et sont morts sans avoir connu le triomphe. Votre vie pleine aura connue la grande Revanche du Droit sur la Force.

Messieurs de la mission française nous ne savons si vous vous rappellerez longtemps votre visite ici, mais pour nous, ce sera un souvenir qui durera aussi longtemps que nos vies.

* * *

ADRESSE DE LA LEGISLATURE

Mon Général,

C'est aujourd'hui jour de fête, jour de reconnaissance, de bonheur et de joie, pour toute la population de langue française de cette province.

Nous avons en effet l'insigne honneur et le plaisir, ou plutôt l'allégresse de souhaiter la bienvenue à l'envoyé de la France héroïque et triomphante. Notre ancienne mère patrie ne pouvait choisir un ambassadeur mieux qualifié que vous, mon général, pour raviver en nos coeurs, si jamais il en fut besoin et Dieu sait que jamais ce besoin n'exista, l'amour filial, l'admiration, non pas seulement sincère, mais éblouie, illimitée, que nous possédons tous pour votre grand pays.

La France, admirée et chérie par tout homme, quelle que soit sa race ou sa couleur, si cet homme aime tout ce qui est juste, ce qui est noble, ce qui est beau, ne pouvait choisir pour la représenter dans les multiples pays où elle vous a envoyé en mission depuis quatre ans, en Russie, en Roumanie, en Australie, en Nouvelle-Zélande, un citoyen plus représentatif des qualités natives de sa race et de tous ses enfants.

Nous nous souvenons, mon général, que le sous-lieutenant Pau se battait déjà en véritable paladin à Freschviller, en 1870, et que, si alors la mitraille lui emporta le poignet, il refusa néanmoins de donner sa parole de ne plus reprendre les armes contre l'Allemagne, afin de reconquérir sa liberté.

Nous nous souvenons aussi que, relâché par Bismarck, satisfait par la blessure de l'héroïque mutilé, à peine guéri, avant même que la plaie fut fermée, le lieutenant Pau repartit pour se battre et échappa une seconde fois à force d'audace et de courage aux ennemis, passant à travers leurs lignes et rejoignant les armées françaises, qui éparpillées à travers la France, luttaient encore pour l'honneur; car, même quand tout est perdu, le Français sait, lui, qu'il reste encore l'honneur à sauver.

Nous nous souvenons enfin, 44 ans plus tard, à la tête des héroïques et glorieuses divisions de Belfort et Besançon, établissant un trait d'union sublime entre hier et aujourd'hui, reliant le passé au présent, voilant les jours de deuil, et bondissant en pleine lumière de gloire et de victoire, le général Pau bousculait, le premier de tous les Français, ces hideux et menteurs poteaux-frontières qui voulaient faire finir la France à 10 kilomètres à l'Est de Belfort, à Petit-Croix, prenait Mulhouse, arrivait aux portes de Colmar, et cela, dès le mois d'août 1914!

C'est donc bien la France personnifiée que vous représentez, mon général, la France que nous admirons et aimons.

Quand nous nous reportons par l'esprit aux années qui précédèrent la grande guerre, nous devons reconnaître que, comme l'immense majorité des autres pays, nous ignorions tout de la France contemporaine.

Une presse payée par l'Allemagne, une propagande incroyable machinée par ce même pays, dépeignaient à travers le monde la France comme un pays fini, comme un pays qui, sans doute, avait connu les sommets de la gloire et de la puissance, mais dont l'histoire était terminée.

Nous devons ajouter qu'extérieurement, mais superficiellement (et le public se contente d'un examen très superficiel avant de juger), des luttes intestines, d'une âpreté que seul un pays vivant presque uniquement d'idées comme la France pouvait connaître, jointes à ce dénigrement froidement calculé, sournoisement organisé de votre pays par la Prusse, nous devons ajouter, dis-je, qu'extérieurement, mais supercielIement, la France nous paraissait toujours comme un beau pays, marchant sans doute encore en tête du monde dans le domaine des arts et dans celui des sciences, mais aussi comme un pays sur qui planait toujours l'ombre de la défaite et qui n'avait plus cette beauté mâle et vigoureuse qui avait, à travers les âges, illuminé l'histoire la plus belle des temps modernes, l'Histoire de France.

Encore une fois, ce n'était qu'un jugement très superficiel. Les gens renseignés étaient au courant du magnifique réveil patriotique et religieux, surtout parmi la jeunesse, qui se propageait à travers toute la France de 1911, 1912 et 1913. Ils savaient que Michelet disait vrai lorsqu'il écrivait: "La France a cela de grave qu'elle se montre nue aux nations. Les autres, en quelque sorte, restent vêtues, habillées...

Ce qu'on remarque le mieux sur une personne qui est nue, c'est telle ou telle partie qui sera défectueuse. Le défaut d'abord saute aux yeux. Que serait-ce, si une main obligeante, (une main allemande par exemple) plaçait sur ce défaut même un verre grossissant qui le rendrait colossal?"

Pour ces Canadiens avertis, la France du 2 août 1914 ne fut pas cette révélation qu'elle fut pour le gros du public dans le monde entier. Ce réveil ne fut pas pour eux une résurrection, mais une simple continuation de la France immortelle telle qu'ils la connaissaient bien au fond d'eux-mêmes. La France du 4 août, celle de la trêve des partis, celle de l'union sacrée, leur parut toute naturelle. Enfin ils reconnaissaient la vraie France, la seule, la France identique à elle-même, celle de son lointain passé, celle de son immortel avenir. Enfin ils allaient revoir l'épée française, pour la défense du droit, éblouir une fois de plus toutes les nations émerveillées, d'éclairs fulgurants : La Marne, l'Yser, Verdun, l'Artois et la Champagne, telles furent les réponses de la Grande Nation à l'attente de nos âmes ravies.

Et nous savons que, pour que fût possible ce qu'on a appelé le miracle Français, il n'y eut pas trop de toutes les ressources, de toutes les énergies contenues dans un grand pays comme le vôtre.

Ces noms glorieux de Marne, Verdun, Champagne, ont été rendus possibles seulement par des prodigieux holocaustes et par l'accomplissement du devoir poussé aux extrêmes limites.

Les Poilus de la Grande Guerre ont surpassé leur devanciers. Mieux, ils se sont dépassés eux-mêmes en déployant des qualités qui répugnent, en principe, à la race, la tenacité, la prudence, le calcul, la retenue, qui n'est qu'une concentration des élans futurs.

La femme française, elle aussi, mère, épouse, fille, soeur, s'est montrée la digne descendante des ces filandières qui, au temps de Duguesclin, filaient une quenouille et disaient une oraison pour le rachat de leur défenseur.

Oui, du plus obscur soldat jusqu'au généralissime, du plus petit écolier jusqu'au plus notoire écrivain, tous, savaient, tous sentaient qu'une civilisation, que la civilisation, la seule, celle du christianisme, était en péril, que la France, héritière directe d'Athènes et de Rome, championne de cet idéal, était menacée dans son présent, dans son avenir, même dans son glorieux passé, dans son rôle séculaire d'éducatrice du monde.

Et c'est cette notion, cette sensation générale, qui rendit possible la Marne.

Une fois de plus, le monde émerveillé, assistait aux gestes de Clovis, aux gestes de Charles-Martel. Une fois de plus, la France disait au démon, "On ne passe pas!"

C'est à des traits comme celui-là, mon général, qu'on reconnait la France éternelle et c'est à des gestes comme ceux là qu'on doit de voir resplendir toujours plus haut, toujours plus pur, toujours plus brillant le flambeau, non pas la torche, dont le grand Michelet encore nous a figuré le rôle dans cette image pathétique si connue: "Si l'on voulait entasser ce que chaque nation a dépensé de sang, d'or et d'efforts de toutes sortes, pour des choses désintéressées qui ne doivent profiter qu'au monde, la pyramide de la France irait montant jusqu'au ciel: et la vôtre, O Nations, toutes tant que vous êtes, l'entassement de vos sacrifices irait aux genoux d'un enfant."

Quelque part en France, sur la colline d'Alésia, se dresse une statue gigantesque de Vercingétorix. Sur le socle, une inscription dit: "La Gaule, unie en un seul peuple et animée d'un même esprit, elle peut en attester ses morts. Or, elle n'a défié, ni l'univers, ni personne. Attaquée, elle s'est défendue et a défendu le faible.

La France peut donc prétendre à tout, elle peut, malgré ses blessures et ses deuils, regarder l'avenir sans peur, comme elle a été sans reproche. C'est notre foi ferme et intime.

Votre visite au milieu de nous, mon général, est comme un rayon bienfaisant, comme une accolade de notre ancienne mère patrie, qui conserve et conservera toujours dans nos coeurs, soyez-en sûr, la place la plus chaude et la plus secrète.

INTERVIEW

M. Leclercq-Motte membre de la mission Pau, a. bien voulu nous donner une *interview* que nous publierons la semaine prochaine.

FEU JOSEPH BURKE

Nous avons le regret d'annoncer la mort de l'honorable Joseph Burke, à Los Angeles, Californie.

M. Burke était un des citoyens les mieux connus du Manitoba.

Il occupa dans le commerce et la politique des situations très importantes.

Il fut ministre dans le gouvernement Harrison en 1888 et c'est lors de son élection comme ministre, dans le comté de Saint-François-Xavier, que Greenway, Martin et comparses, firent à la minorité française et catholique du Manitoba les promesses les plus solennelles et les plus sacrées de ne jamais passer aucune loi portant atteinte à leurs droits nationaux et religieux.

M. Burke fut battu, et quelques mois après, le gouvernement Greenway, violant impunément ses promesses, foulait aux pieds la constitution du pays., déchirait les pactes et les traités qu'il traitait de chiffons de papiers et lançait notre province dans l'agitation qui n'a pas encore cessée depuis près de trente ans.

M. Burke était de naissance irlandaise, mais élevé dans la province de Québec, il était devenu de coeur autant canadien-français qu'irlandais.

C'était un frère sur le quel nous pouvions toujours compter.

Catholique ardent et profond patriote, il fut toujours un fils soumis de l'Eglise, un ami des missionnaires, une âme généreuse, un homme charitable qui a toujours donné sans compter.

Il fut pendant de nombreuses années chef du département de la colonisation du Manitoba et dans cette fonction il n'a jamais ménagé ni son temps, ni son argent, ni ses conseils pour aider les nôtres.

C'était un orateur aimé des foules, bien renseigné sur la politique du Manitoba et les anciens se rappellent encore les nombreuses campagnes électorales auxquelles il a pris part.

Il fut un constant défenseur des droits français et catholiques et il a droit au souvenir reconnaissant et aux prières de nos compatriotes.

De santé chancelante depuis quelques années, il avait du chercher un climat plus doux que le nôtre. Il vivait au moment de sa mort à Los Angeles où il possédait des terrains fruitiers.

Il laisse pour pleurer sa perte, sa femme, née Dion, et deux fils qui font actuellement leur éducation à Los Angeles.

A la famille éplorée nos offrons nos sympathies les plus sincères.

Clémenceau et les Soeurs du Très Saint Rédempteur

(Du Pèlerin)

Tout le monde sait que le Président du Conseil, M. Clemenceau, fut soigné, on devine avec quelle sollicitude et quelle intelligence, à ia clinique de la rue eGorges-Bizet, tenue par les religieuses du Très-Saint-Rédempteur, dites Soeurs de Niederbronn. M Clemenceau n'hésite pas à dire qu'il leur doit la vie, et il leur en témoigne sa reconnaissance en toute occasion.

En voici une toute récente.

M. Clemenceau recevait, le 8 novembre, une magnifique cocarde tricolore en étoffe de soie, comme témoignage d'admiration pour l'oeuvre gigantesque que son énergie et son patriotisme ont accomplie ces derniers temps. Aussitôt, il a l'idée d'offrir ce cadeau à Soeur Théobaldine, supérieure de la communauté de la rue Bizet. Le "Tigre" n'a pas que des ruggissements.

Dans l'après-midi du 8, l'automobile du Président s'arrête devant la porte de la clinique, et M. Clemenceau, dont la visite aux Soeurs n'étonne pas, demande Soeur Théobaldine. Il faut dire que Soeur Théobaldine est Alsacienne, comme beaucoup de Soeurs de la rue Bizet; elle l'est jusqu'à la moelle, avec un caractère intrépide, décidé, large, entreprenant, que rien n'effraye et que rien n'arrête, un caractère à la Clemenceau, — toutes proportions gardées. C'est elle qui a fondé la clinique de la rue Bizet et qui la gouverne depuis bientôt quarante ans.

— Soeur Théobaldine, lui dit le Président, je viens vous annoncer une bonne nouvelle; ce n'est pas encore fait, mais c'est tout proche. Quand vous la connaîtrez, vous placerez cette cocarde, qui est celle de la victoire, dans votre salon.

Monsieur le Président, vous êtes réellement trop bon.

— Non, Soeur Théobaldine, si je puis encore faire quelque chose, c'est grâce à vous et à vos Soeurs. Cette cocarde vous revient de droit.

Pendant ce temps, on avertissait la communauté que M. Clémenceau était là. M. Clemenceau, tout ému de voir les Soeurs arriver les unes après les autres, accueille joyeusement cette procession de Soeurs qui le remercient et le félicitent. Elles remplissent le salon et le corridor et entourent le Président comme un patriarche. M. Clemenceau paraissait enchanté et leur dit les choses les plus aimables avec ce ton jovial, primesautier et plein d'entrain qui le caractérise.

— Souvenez-vous, Soeur Théobaldine, de ... us m'avez promis, et de ce qui ... venu entre nous. Quand nous ... repris l'Alsace, nous aurons ... Alsace, nous irons ensemble sur ... grande place de Strasbourg, devant la cathédrale, nous réunirons tous les curés et nous leur dirons: "Vous allez voir ce que vous allez voir", et... nous nous embrasserons.

Plusieurs militaires en traitement à l'hôpital s'étaient unis aux Soeurs. Il leur serra la main.

— C'est à vous que nous devons nos succès, mes braves!

Et comme ils faisaient l'éloge des Soeurs, proclamant avec quel dévouement elles les soignaient :

— A qui le dites-vous? mes braves, je le sais mieux que personne. Moi aussi, je suis un hospitalisé de la rue Bizet.

Cela lui rappela la religieuse qui avait été son infirmière, et qui est aujourd'hui aux Quinze-Vingts.

— Pauvre Soeur X...! Je lui ai donné du mal; c'est dommage qu'elle ne soit pas là; mais si j'ai une minute, je ferai un saut jusqu'au Quinze-Vingts pour l'aller voir. En attendant, faites-lui bien toutes mes amitiés.

Puis, s'adressant encore aux militaires :

— Je ne suis pas une bonne Soeur, il s'en faut, mais je les porte toutes dans mon coeur.

Les Soeurs étaient radieuses, pensez donc!

— Monsieur le Président, nous prions bien pour vous.

— Vous faites très bien, et j'y compte.

Enfin, il prit congé de la communauté et il s'achemina, toujours suivi de sa pieuse escorte, vers la porte de sortie.

— Monsieur Clemenceau, il faut prendre l'ascenseur, dit Soeur Théobaldine.

— Je n'ai pas le temps, laissez-moi descendre par l'escalier; ça ira plus vite.

— Pas du tout, vous prendrez l'ascenseur.

— Mais non, je suis trop pressé, prenons l'escalier.

Alors la bonne Mère, que son grand âge alourdie, a l'habitude de s'appuyer au bras d'une Soeur. M, Clemenceau lui offre le sien et descend ainsi jusqu'à l'automobile qui attend dans la rue. Voilà un cortège peu banal. M. Clemenceau, très touché de ces démonstrations simples et affectueuses, marche au bras de la supérieure, en disant d'un ton très amusé :

— Continuons, continuons; nous pourrons aller comme ça jusqu'à Strasbourg, et puis nous continuerons comme ça jusqu'en paradis. A votre bras, saint Pierre me laissera passer.

Dans une autre visite que M. Clemenceau fit aux Soeurs de la rue Bizet, il aborda Soeur Théobaldine en lui disant :

— Soeur Théobaldine, je vous apporte ma bénédiction. ,

— C'est vous, Monsieur Clemenqui avez besoin d'une bonne bénédiction.

Et, s'avançant, elle fit un grand signe de croix sur le Président qui ne parut pas autrement étonné de ce geste audacieux.

Voilà un Clemenceau inconnu. Le vieux "Tigre" a du coeur, et il sait le montrer avec une délicatesse qui, tout et revêtant une forme originale, n'en est pas moin touchante.—E. B.

LE TRAVAIL DES SOLDATS

De l'emploi puor un grand nombre au printemps

Le Comité de Rapatriement exerce une surveillance active sur les soldats qui sont rapatriés, et ne perd jamais l'occasion de travailler dans leur intérêt. Le Comité a reçu jusqu'ici une réponse favorable à son appel en faveur de leur coopération pour les soldats de retour, de la part d'un grand nombre de Municipalités de la province de Québec déjà un nombre considérable de soldats de retour ont été assignés à des traveaux publics qui seront entrepris au pringiemps prochain dans maintes municipalités. Dans un bon nombre de cas, les municipalités ont informé le Comité de Rapatriement que le Conseil Municipal prendrait soin de ses propres soldats qui reviennent au pays, et qu'en plus, il pourrait donner de l'emploi à des soldats de retour qui seraient recommendés par le Comité de Rapatriement. Jusqu'à date, des milliers de soldats sont revenus au pays, et un grand nombre ont obtenu de l'emploi par l'entremise du Comité. Le nombre est grand de soldats malades ou infirmes qui ont été traités en Canada aux frais du gouvernement. On a fourni gratuitement des membres artificiels et des appareils chirurgicaux, et dans chaque cas le soldat s'est déclaré absolument satisfait. Le Comité de Rapatriement met en jeu tous ces efforts afin de rendre aussi facile le retour à la vie civile des soldats canadiens, mais il compte largement pour le succès de son oeuvre sur le coopération des municipalités.

Le Comité de Rapatriement.

AU CLUB LE "CANADA"

L'arrivée à la Rivire Rouge, dans l'été de 1818, de celui qui devait être le premier évêque de l'Ouest Canadien, l'abbé Norbert Provencher, marqua la date principale de cette oeuvre merveilleuse qu'est l'Eglise catholique de l'Ouest. Tous les lecteurs de ce journal qui pourront se rendre voudront entendre la conférence que donnera sur ce sujet de tout premier intérêt l'un de nos plus brillants orateurs en langue française de la province, Monsieur J. Ernest Cyr, ancien député au Parlement Fédéral du comté de Provencher.

Le comité d'organisation du club "Le Canada", qui a eu la bonne fortune de pouvoir s'assurer ainsi pour son oeuvre de propagande nationale le concours de Monsieur Cyr, annonce aussi que Monsieur H. B. Le Franc, que nombre de nos lecteurs ont entendu a diverses reprises ces dernières années et plus particulièrement l'été dernier lors de la représentation du Cid au théâtre Winnipeg, déclamera à cette occasion le célèbre poème du grand poète français François Coppée, "La Grève des Forgerons", en s'inspirant de l'interprétation de Mounet-Sully, le grand tragedien français qu'il a eu l'occasion d'étudier en France.

Cette soirée du club "Le Canada" promet donc d'être exceptionnellement intéressante. Bien qu'il y aura un certain nombre d'invitations envoyées, comme il est difficile de n'oublier personne, ceux de nos lecteurs qui n'en recevront pas voudront bien ne pas se formaliser, et se rendre tout de même, sûrs qu'ils peuvent être qu'ils seront quand même les beinvenus.

Que l'on se souvienne du jour et du lieu: dimanche prochain le 2 mars à 8h. 30 du soir dans la grande salle de réception du Café Blackstone, ancien hôtel Olympia, rue Smith Nord.

—Comuniqué.

Abonnez-vous au "MANITOBA" $1.00 par année.

LES FUTURES MERES

Devraient lire la lettre de Mme Monyhan, publiée avec sa permission.



Mitchell, Ind.—"Le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham m'a tellement secourue durant ma grossesse, que je le recommande à toutes les mères futures. Avant d'en prendre, quelquefois je souffrais de névralgie si fortement que je croyais en mourir, mais après avoir pris trois bouteilles du Composé Végétal de Lydia E. Pinkham, je fus parfaitement guérie de ma névralgie. J'étais renforcée et capable de vaquer à mes occupations domestiques. Mon bébé pesait 19 livres à sept mois, et je me sens mieux que jamais. Jamais aucun remède ne m'a fait autant de bien."—Mme PEARL MONYHAN, Mitchell, Ind.

Une bonne santé durant la grossesse, est un détail important pour la mère et l'enfant, et la Lydia E. Pinkham Medicine Co., de Lynn, Mass., a reçu plusieurs lettres racontant que leur santé a été rétablie au cours de cette période critique, par l'usage du Composé Végétal de Lydia E. Pinkham.

On demande des agents dans les provinces du Manitoba, de la Saskatchewan et Alberta, pour prendre des abonnements au journal "Le Manitoba." Nous accorderons 25 p.c. de commission par abonnement.

La femme a besoin de ses forces pour remplir sa mission

LES PILULES ROUGES

POUR LES FEMMES PALES ET FAIBLES

Sont un remède souverain dans les cas d'anémie.

J'avais commencé jeune à travailler assidûment et ma santé en fut affectée, mon sang appauvri. Durant plusieurs années ensuite je fus chancelante. Après mon mariage, chaque nouvelle maternité prenait mes forces et il me fallait de longs soins pour me remettre même très imparfaitement. Enfin, je me décidai un jour de suivre les conseils de ma mère et de prendre des Pilules Rouges. Ce remède m'a rapidement fortifiée et et je ne m'étais jamais sentie aussi courageuse dans les circonstances. Après la venue de mon bébé, je me remis promptement. J'ai continué ensuite d'employer les Pilules Rouges dans des occasions pareilles. Mme Geo. Denommée, 576, rue Beaudry, Montréal.

Je fais usage des Pilules Rouges depuis plusieurs années et j'en ai toujours obtenu les meilleurs résultats. Je souffrais de douleurs internes contractées à lever des choses trop lourdes et à faire des travaux trop durs. J'ai toujours trouvé dans les Pilules Rouges un grand remède à mes douleurs et même la guérison complète de la maladie. Quand certains symptômes veulent maintenant se montrer, les Pilules Rouges me remettent aussitôt. Tout récemment encore, ayant eu des douleurs de reins, je me suis mise à prendre des Pilules Rouges et, comme toujours, je me sens déjà mieux. Je suis heureuse de donner ce témoignage en faveur des Pilules Rouges et j'espère qu'il profitera aux femmes malades. Mme D. Proulx, 5, rue Liberty, Warren, R. I.

Mme GEO. DENOMMÉE
576, rue Beaudry, Montréal.

Outre le mal de tête, les vertiges, les palpitations et la faiblesse, mes digestions étaient lentes et parfois douloureuses. Après avoir essayé plus d'un remède sans bon résultat, je résolus d'employer des Pilules Rouges qui réussirent à me donner du sang, des forces et à dissiper ce qui me faisait souffrir. Mme A. Godin, 9, rue St-Roch, Trois-Rivières, Que.

Pendant cinq ans, j'ai souffert de malaises à l'estomac à cause de digestions difficiles, de maux de tête, de vertiges. Le matin j'avais peine à me tenir debout tant j'étais faible et avais d'étourdissements. En lisant dans les journaux, les bons effets des Pilules Rouges, j'ai pensé que je pouvais avantageusement les employer Ce fut merveilleux de me voir rétablir. Mes forces s'augmentaient très vite, mes vivres digéraient bien, mon teint se colorait. C'était la santé qui m'était revenue. Mme Onésime Grenier, 88, rue Grosvenordale, Grosvenordale, Conn.

Grâce aux Pilules Rouges de la Compagnie Chimique Franco-Américaine, j'ai pu sortir de l'état de faiblesse dans lequel je me trouvais avant la naissance d'un de mes enfants. J'étais plus souvent couchée que debout et me sentais absolument incapable de vaquer à mes occupations. J'avais des tiraillements d'estomac, des douleurs dans le dos et dans les reins. Avec un traitement aux Pilules Rouges de quelques semaines j'ai gagné assez de forces pour reprendre ma besogne, et ma persévérance dans le traitement assura ma santé. Mme O. Boucher, 90, rue Kirouac, St-Sauveur, Québec.

Des maternités fréquentes et le surmenage avaient épuisé mes forces. Je me sentais chaque jour de plus en plus accablée. Le matin j'avais des vertiges. Rarement je passais une journée sans souffrir de douleurs dans le dos. Ayant souvent entendu parler des bons effets des Pilules Rouges, je me suis mise à en prendre. Mon état s'améliora tout de suite et après quelques semaines je me portais on ne peut mieux. Mme Antoine Desmarais, 12, rue Van Buren, Nashua, N. H.

Les CONSULTATIONS GRATUITES, au bureau de la COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMÉRICAINE, 274, rue St-Denis, sont données tous les jours, excepté les dimanches, de 9 heures du matin à 8 heures du soir. C'est toujours, depuis vingt ans, le même médecin qui préside à ces consultations. Les femmes, qui ne peuvent venir au bureau, sont invitées à lui écrire.

Les Pilules Rouges sont en vente chez tous les marchands de remèdes au prix de 50c., une boîte, $2.50, six boites. Elles sont toujours vendues en boites, jamais au cent. Si vous ne pouvez vous les procurer dans votre localité, écrivez-nous, nous vous les enverrons sur réception du prix.

Toutes les lettres doivent être adressées : COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMÉRICAINE limitée, 274, rue St-Denis, Montréal.

M. F. D. Pambrun, peintre à Saint-Boniface, désire annoncer au publique qu'il est prêt à faire tout genre d'ouvrages en peinture, posage de papier (tapisserie), calsomine, etc., etc., qui lui seront confier. Estimés gratuits fournis sur demande. S'adresser au No. 172, rue Notre Dame, Saint-Boniface ou par téléphone M. 2229. —23





Abonnez-vous au "MANI TOBA" $1.00 par année.

FEMMES DE FRANCE

Quel magnifique ouvrage on pourrait écrire, et l'on écrira sans doute, en l'honneur des Françaises de la guerre! Héroïques de résistance morale et d'abnégation devant la souffrance, charitables et dévouées à toutes les misères, ingénieuses et délicates en face des multiples besoins créés par l'épreuve nationale, intrepides et patientes aux travaux les plus durs et parfois les plus périlleux, apôtres et victimes de la pénitence et de la supplication, quelle est l'oeuvre de courage, de bonté ou de religion, qu'elle n'ont pas entreprise ou exécutée!

Ah! les diffamateurs de la femme française,—que ce soient certains de nos littérateurs imprudents et légers ou certains étrangers ignorants ou curieux—devraient se pencher sur nos ambulances, sur nos ouvroirs, sur nos ateliers, sur nos foyers, sur nos églises, pour connaître et apprécier enfin ce chef-d'oeuvre de grâce vertueuse, spirituelle, aimable, vaillante et active qui s'appelle la femme de France.

Du grand livre, encore inédit, des Françaises de la guerre, j'ai vécu, l'autre jour, un des plus humbles et des plus émouvants chapitres en visitant "L'Oeuvre de Secours aux églises dévastées."

Mes lecteurs ont certainement entendu parler de cette belle initiative, ainsi que des graves et poignantes misères auxquelles elle s'est donné mission de rémédier. Je n'ai pas l'intention de leur adresser un appel en faveur de ces milliers de sanctuaires démolis ou pillés, de ces milliers de villages où Dieu n'a plus de temple. Mes articles n'ont pas précisément pour but de provoquer une sympathie compatissante en faveur de la France meurtrie et ravagée; leur objet se borne à mettre en relief les grandeurs et les beautés de la France qui

(A suivre sur la 4me page)

NOTICE TO CREDITORS

IN THE MATTER OF THE ESTATE OF MARY MOEN, deceased

All claims against the above estate must be sent to the office of Crichton, McClure & Company, 606 McArthur Building, Portage Avenue, Winnipeg, Manitoba, on or before the 8th day of April, A. D. 1919.

Dated the 21st day of February, A. D. 1919.

THOMAS MOEN,
ADOLPH HUOT,
Executors.



Le ministère des Travaux publics recevra jusqu'à midi, mardi, le 4 mars 1919, des soumissions séparées pour la construction d'une résidence pour les médecins, de quartiers pour les gardes-malades, de casernes pour les infirmiers, d'un édifice de récration et d'un édifice d'emmagasinement à Winnipeg (Tuxedo) Man., lesquelles soumissions devront être cachetées, adressées au soussigné, et porter sur l'enveloppe, en sus de l'adresse, les mots: "Soumission pour Résidence des Médecins, Quartier des Gardes-malades, etc., (selon le cas), Hôpital Militaire, Winnipeg, (Tuxedo), Man."

On peut consulter les plans et devis et se procurer des formules de soumission aux bureaux de l'architecte en chef, du ministère des Travaux publics, Ottawa, du surintendant des hôpitaux militaires, édifice Notre-Dame Investment, Winnipeg, Man.; du commis des travaux, Régina, Sask., et du surintendant des hôpitaux militaires, édifice Beveridge, Calgary, Alta.

On ne tiendra compte que des soumissions faites sur les formules fournies par le ministère conformément aux conditions mentionnées dans les dites formules.

Un chèque égal à 10 p.c. du montant de la soumission, fait à l'ordre du ministre des Travaux publics et accepté par une banque à charte, devra accompagner chaque soumission. On acceptera aussi comme garantie, des bons des emprunts de guerre du Dominion, ou des bons des emprunts de guerre et des chèques pour compléter le montant.

Par ordre,
R. C. DESROCHERS,
Secrétaire.

Ministère des Travaux publics,
Ottawa, le 11 février 1919.

13—14

AVIS D'APPLICATION POUR DIVORCE

Avis est la présente donnée que Derrick Arthur Hayden, de la Cité de Port Arthur dans le District de Thunder Bay, conducteur, fera demande au Parlement du Canada à sa prochaine session pour un bill de divorce de sa femme, Tydvil Hayden, pour cause de adultère.

Daté à Port Arthur ce douzième jour de décembre 1918.

KEEFER, KEEFER & TOWERS,
Port Arthur, Ont.
Solliciteurs pour Derrick Arthur Hayden.

5—26

FORESTIERS CATHOLIQUES

Les parties de cartes aux Forestiers Catholiques sont toujours de plus en plus encouragées par les amateurs de cartes. Les prix furent gagnés comme suit à la partie de jeudi dernier:— Prix des dames, gagné par madame H. Collin. Prix des messieurs, gagné par M. A. Martel. Tombola, prix: M. W. Riel. N'oubliez pas la partie de demain soir (jeudi), salle des Forestiers, No 27, avenue Dumoulin.

L. D. C. F.

La partie de cartes organisée par la Ligue des Demoiselles Catholiques de Langue Française aura lieu telle qu'annoncée dimanche, le 2 mars à 8 heures p.m. à la salle Lavoie, rue Dumoulin.

La Secrétaire de la L.D.C.L.

INSEPECTION DU FOIN ET DE LA PAILLE

Nous recevons ce qui suit de M. J.-A. Marion, président de la Chambre de Commerce de Saint-Boniface.

On attire l'attention spéciale sur la loi passée à la dernière session au sujet de l'inspection du foin et de la paille dans tout le Canada. Chaque botte de foin ou de paille offerte en vente doit porter une médaille avec le nom et l'adresse du vendeur ainsi que le poids de la botte.

Ceux qui violeront cette loi seront sujets à une forte amende, et n'importe qui pourra poursuivre sommairement et aura doit à la moitié de l'amende.

Toute personne qui voudra poursuivre à ce sujet, devra cependant le faire en dedans de six mois après que le droit de poursuite sera acquis et pas après.

THEATRES

WALKER—Cette semaine les "Winnipeg Kiddies". Le semaine prochaine comédie musicale "The Better 'Ole". Prix de $2.00 à 25c.

PANTAGES—Cette semaine Charles F. Semon.

DOMINION—Cette semaine l'artiste Anglais si bien connu William Faversham.

PETITES ANNONCES

A VENDRE—Portrait en neuf couleurs de feu Sir Wilfrid Laurier, grandeur 13x17 à 40c franco. A. Barnabé, Encadreur, 1331, Délorimier, Montréal. 14

A VENDRE — Portraits de nos grands hommes du jour: Foch, Joffre, Wilson, Pershing, Diaz et Haig. En couleur sépia 15c, 25c 60c; peinture 80c. Prix spécial pour agents. A. Barnabé, Encadreur, 1331, Délorimier, Montréal. —14

SIR WILFRID LAURIER — Canadiens-français, achetez le livre: Souvenir illustré de Sir Wilfrid Laurier. Sa vie. Sa maladie. Sa mort. Ses funérailles. Franco, 25 sous. Pas de timbres. Envoyez Bon de Poste à Imprimerie anadienne, 814, Ave. Papineau, Montréal, P. Q. Agents demandés. Prix spéciaux. 14—15

ON DEMANDE—A louer un maison de 4 à 5 chambres. Téléphone Main 5625. —13

ON DEMANDE—Une servante générale. S'adresser à Mde J.-H. Tremblay, 739 Wolseley Avenue. Phone Sher. 2328.

A VENDRE — Ferme à Starbuck, Man., de 240 acres; 160 acres semés en seigle d'automne; 80 acres prêts à ensemencer. S'adresser à Marcel Mollot, 53, rue Eugénie, Norwood.

A VENDRE—Glace à vendre au voyage ou par morceau. S'adresser à Nap. Desgatis, No. 334, rue Saint-Jean-Baptiste. Téléphone Main 99.

FEMMES DE FRANCE

(Suite de la 3me page)

lutte, qui donne, qui prêche et qui prie.

C'est à ce point de vue que "L'Oeuvre de Secours aux églises dévastées" me paraît avoir sa place dans ces correspondances.

Elle nous donne une vivante et touchante image de cette France militante et charitable, apôtre et pieuse. Toutes ces vertus, en effet, se retrouvent dans le geste impulsif et persévérant, de ces Françaises qui ont créé cette oeuvre et qui la font vivre.

Ce sont quelques Femmes de France, intelligentes et dévouées, qui voulant, à leur rang de bataille, entrer dans la grande guerre, ont entrepris de défendre Dieu contre les bombes et les torches sacrilèges. Dans toutes les paroisses où la maison de prières avait été frappée et dépouillée, elles ont résolu d'offrir, au divin Maître, au moins un foyer provisoire et un mobilier suffisant. Restaurer les voûtes et les murs encore solides, élever des abris momentanés à côté des ruines actuellement irréparables, rendre à l'autel son orfèvrerie liturgique et à la sacristie ses linges et ses ornements,— tel était leur but. Pour l'atteindre il fallait des ressources puissantes et des dévouements multiples. Les initiatives de l'oeuvre ont trouvé les premières dans tous les rangs de la société; les seconds leur ont été fournis, surtout, par les femmes de France.

J'ai visité les magasins de l'oeuvre. Je me suis promené parmi ces longs couloirs de chasubles, entre les armoires remplies de linges sacrés. Il y a là plus de cent mille objets divers, ouvrés par la main patiente, industrieuse et désintéressée de couturière ou de brodeuses volontaire. Aucun d'eux n'a été acquis à prix d'argent. Il n'était pas de trop des aumônes recueillies, pour se procurer calices, ostensoirs, ciboires, patènes, et pour subvenir aux réparations urgentes et aux constructions provisoires. Tous ces linges et tous les ornements ont été donnés à l'oeuvre, après avoir été faits lentemant, finement, minutieusement par la charité.

Et si l'on songe que, déjà, par milliers, des pièces de même genre ont été distribuées aux paroisses qui se reconstituent, l'on demeure stupéfait devant l'immensité du travail accompli, dans les Foyers de France, à l'appel des initiatrices! Or, il en est ainsi depuis bientôt quatre ans, sans interruption, sans relâche! Et cet effort obscur, silencieux, modeste, se poursuit toujours. On n'ignore pas, en effet, chez les femmes de France, que l'oeuvre en dépit des réserves accumulées dans ses magasins, n'est pas encore en mesure de satisfaire à tous les dénuements qui implorent, à tous ceux qui viendront à leur tour, au fur et à mesure de la reconstitution des pays dévastés. Et cette grande charité, cette charité du travail de la créature au profit de son Créateur, ne s'arrêtera pas le jour où elle n'aura plus d'objet.

Pourtant, ce ne sont pas les labeurs multiples et souvent imprévus, qui, depuis quatre ans, manquèrent aux femmes Françaises, obligés de pourvoir au remplacement des hommes! N'importe, elles ont su mener de front les tâches qui assuraient la vie des familles et celle de la patrie, avec les besognes qui devaient procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes.

Je connais un canton de France, en certaine région peu fervente, où tout ouvroir en ordre dispersé travailla longtemps, pour les églises du front, sous la direction d'une jeune fille de tête et de coeur. Dans les fermes, dans les maisonnettes de village, dans les chaumières de hameaux, des femmes de la campagne, après le labeur de la terre, assoupissaient leurs doigts gourds aux travaux de l'aiguille. Elles n'en voulaient d'autres récompenses que le bonheur d'avoir pu offrir quelques heures et quelques efforts à ces paroisses lointaines, qui souffraient. Trop heureuses, après avoir peiné tout le jour aux champs, pour préparer le re tour des hommes, de besogner le soir à la veillée, pour préparer le retour de Dieu!

Et ce fut ainsi, sur tout le territoire français, dans des milliers de demeures!...

François VEUILLOT.